

nier, fera beaucoup d'honneur aux archives de la Société Laval, d'autant plus que c'est le premier, l'unique travail de ce genre que la Société ait jamais enregistré dans ses annales.

Un aperçu général sur ce qu'est aujourd'hui la tribu huronne, il y a deux siècles si puissante et si prospère, devait prendre sous la plume de M. Verret un intérêt tout particulier. Ayant vécu pour ainsi dire au milieu de ces enfants des bois, il devait en connaître plus que personne les usages et les mœurs; et ce sont ces observations dont il nous a fait part avec une grande habileté.

Après avoir retracé à vol d'oiseau la grandeur passée des anciens maîtres du Canada sauvage, il mit en relief les habitudes et le caractère de leurs descendants qui ont toujours conservé, malgré le contact continu avec une civilisation perfectionnée, un penchant naturel pour la vie de bois. Adonnés comme leurs pères à la chasse, menant comme eux une vie sédentaire, quittant bien rarement le foyer qui les a vu naître ils vivent au milieu du progrès sans vouloir y prendre leur part. Ennemis de toute industrie, ils ont pour l'éducation un dégoût pour ainsi dire naturel.

Tel est le caractère qu'ils ont conservé en adoptant, cependant, la plupart des usages des français et même leur langue.

L'orateur signala ensuite les causes de l'extinction presque certaine de cette tribu indienne: leur alliance avec les canadiens et le peu d'union qui existe entre eux. Une marque infaillible de dégénérescence est encore l'abandon de leur idiome national, car, un observateur l'a dit: le peuple qui abandonne sa langue est à deux pas de sa chute.

M. Verret a mêlé à ces considérations quelques détails anecdotiques qui donnent à son travail un caractère tout à fait original et nous montrent une fois de plus la justesse de la pensée d'un auteur latin: *Observando fit doctus.*

Premiers.

Physique.

Calorique.

Seconde.

Version latine et histoire.

Histoire.

Histoire et thème latin.

Troisième.

Version latine.

Thème latin.

Vers latins.

Anglais.

Version latine.

Version latine.

Quatrième.

Histoire et éléments grecs.

Couet, J. Lachance, A. Rochette, T. Lefebvre, T. Trépanier, Instruction religieuse.

Cinquième.

Exercice français.

Version latine.

Necrologie.

Jeudi, le 11 du courant, mourait à St-Joseph de Lévis, M. Magloire Labrie, après une longue maladie soufferte avec la plus grande résignation à la volonté de Dieu. Le défunt était âgé de 18 ans, et frère de M. Isaïe Labrie, élève de Physique. Nos condoléances à notre confrère.

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

XIII.

« Non, mon cher ami, je ne m'étais pas trompé dans mes espérances: Bijou avait reçu un coup qui devait être décisif. Mais le mal était invétéré, et la guérison exigea de la patience, des ménagements et du temps. Il y eut des retours soudains, des changements incurables.

« Vous n'ignorez pas ce qui arrive d'ordinaire dans les maladies du corps. Pendant un temps plus ou moins long, le mal règne en maître souverain, et souvent même interdit toute espérance. Puis, le mieux se fait sentir, et l'on voit luire un rayon d'espoir. Viennent les intermittences, de bien et de mal, les rechutes, après lesquelles il faut rogagner péniblement tout ce qu'on avait conquis et perdu. Après cela, brillent les beaux jours de la convalescence; c'est la phase de l'apaisement des douleurs, du rétablissement des forces. On se rappelle alors — non sans une certaine jouissance — les douleurs et les crises passées; on jouit d'avance de l'avenir; on s'y prépare; on dresse des plans. Enfin, la guérison semble accomplie; elle s'affermirait tout à fait, ou bien, hélas! un accident, un coup inattendu, une complication, redoutée peut-être, mais non conjurée par le médecin, vient tout détruire en peu d'instant et amener après elle la mort...

« Il n'en est pas autrement des maladies de l'âme. Sauf quelques-uns, fondroyés sur le chemin de Damas, qui se relèvent subitement guéris, ce sont les mêmes langoureux, les mêmes difficultés, les mêmes phases.

« A partir de cette nuit mémorable pour lui et pour moi, où je lui avais lu la lettre de sa mère il se produisit un changement marqué dans la manière d'être de notre pauvre ami. Le cynisme fut remplacé par une certaine déconce de paroles et de conduite. Sa vie prit un allure plus régulière. Ses rapports avec moi subirent quelques modifications. Il me traita avec plus d'égalité et de douceur, écoutant plus volontiers mes observations ou mes remontrances. Il lui arriva même de laisser échapper quelques mots de regrets sur le passé,

quelques paroles bien senties sur sa mère. Il laissa percer quelque velléité de retourner au pays.

Mais il fallut compter avec la force de l'habitude. Il fallut compter aussi, hélas! avec l'influence funeste de misérables amis, qui — avec cette perspicacité naturelle au méchant — s'aperçurent de son changement et mirent tout en œuvre pour l'entraver. De là des tiraillements pénibles, du malaise, des rechutes, des retards enfin dans l'accomplissement du plus ardent de mes desirs. Oh! qu'il est imprudent, qu'il est insensé, l'homme qui s'imagine que — après avoir consacré la plus belle partie de sa vie aux satisfactions coupables — il pourra sans peine opérer son retour au bien!

« Je suivis avec toute l'attention possible cette dernière phase, m'efforçant de contrebalancer les mauvaises inspirations et les conseils pervers et de rompre la chaîne des mauvaises habitudes. Mais j'ouïs éte vaincu sur ce champ de bataille, si Dieu — qui d'ailleurs sait tirer le bien du mal — ne fut venu à mon aide par un merveilleux concours de personnes et de circonstances.

XIV.

« On me ramena, un soir, Bijou, en proie à des douleurs atroces et à une fièvre ardente. Voici ce qui s'était passé. A la suite d'une discussion, une querelle fort vive s'était élevée entre lui et l'un de ses amis et il avait reçu une blessure très-grave en pleine poitrine. Il était déjà fort affaibli par une abondante perte de sang.

« Je ne vous surprendrai pas beaucoup peut-être en vous disant que je m'attristai assez peu de cet accident. Je demandai au ciel, non pas la guérison de notre ami, mais sa parfaite conversion. De mon côté, je le veillai avec toute la solitude dont j'étais capable; je pus le soustraire à l'influence, à la vue de ces misérables amis, et je lui donnai moi-même tous les soins qui lui étaient nécessaires.

« Mais, fort heureusement, je fus secondé dans cette œuvre de charité par deux personnes, dont chacune, dans sa sphère particulière, me fut du plus précieux secours. A cette époque, mon cher ami, nous n'étions plus dans la grande métropole de l'Amérique du Nord; nous habitions une petite ville de l'Union, où se trouvaient réunies plusieurs centaines de familles canadiennes. Il y avait là un jeune médecin de même origine, religieux de croyances et de pratique, à l'âme généreuse et chaude. Il était venu sans doute dans cette terre étrangère avec l'intention de faire fortune, mais, du premier coup-d'œil, il avait compris que la Providence attendait de lui encore autre chose. Il se voyait au milieu d'une population de compatriotes, pour la plupart assez ignorants et pauvres. Qu'il était à craindre que ces pauvres gens — la génération nouvelle surtout — ne perdissent, avec le souvenir de la patrie, leur foi et leurs mœurs! Il vit de suite quel bien il pourrait lui être donné de faire et il se mit à l'œuvre avec courage

- A. J. rubé,
- B. Letellier,
- C. Arvenault,
- W. Savarie,
- E. Plamondon,
- A. Dion,
- F.-X. Fenilant,
- J. Simard,
- G. Garneau,
- A. Vaillancourt,
- H. Morency,
- J. Gingras,
- H. Goulet, E. Fréchette, S. Bernard, A. Tasche-
- reau, C. Proulx, P. Faucher,
- J. Constantin, S. Bernard, P. Faucher, H.